



Le dieu *bifrons* Janus, tel qu'on le représentait à Gènes, en Ligurie. Gravure du XVIIème siècle (Coll. Viollet).

*Au début et à la fin.*

## DEFINITION

Giorgio LOCCHI

### LE MYTHE COSMOGONIQUE INDO-EUROPÉEN : RECONSTRUCTION ET ACTUALITÉ

A M. Georges Dumézil

*Ich sagte dir, ich muss hier warten, bis sie mich rufen* (Œreste dans *Elektra*, de Hugo von Hofmannstahl).

Le *Rig-Veda* vieil-indien (1) et l'*Edda* germanique (2) présentent deux grands mythes *cosmogoniques* (c'est-à-dire relatifs à la formation du monde), qui concordent entre eux à tel point qu'on peut y voir, à juste titre, une double *dérivation* d'un *mythe indo-européen commun*. De ce mythe des origines, il est peut-être possible de retrouver quelques échos chez les Grecs. Rome, nous le verrons, n'a jamais perdu le souvenir du « protagoniste » de ce *drame sacré* qu'était, pour nos ancêtres indo-européens, le *commencement du monde*. Mais le drame lui-même ne nous est parvenu, dans son intégralité, que par l'intermédiaire des Germains et des Indo-Aryens, dont nous découvrons ainsi qu'ils eurent, au moins lorsqu'ils entrèrent dans l'« histoire écrite », et plus que tout autre peuple européen, la « mémoire la plus longue ».

(1) Le *Rig-Veda* (*veda* : « savoir ») est le premier des quatre livres sacrés des Vieux-Indiens (ou Indo-Aryens). C'est un énorme recueil de poésies (*samhitā*), divisé en dix livres ou cycles de chants, qui comprend quelque mille vingt-huit poèmes. Il renferme l'essentiel de la mythologie,

Grâce à ses admirables travaux sur *l'idéologie trifonctionnelle*, M. Georges Dumézil a depuis longtemps mis en lumière un aspect fondamental, absolument *original*, de la *Weltanschauung* et de la religion des Indo-Européens. Non moins essentielle, non moins *originale* nous apparaît la croyance instinctive en la *primauté de l'homme* (et de l'humain), dont témoigne le mythe cosmogonique indo-européen «conservé» par le Rig-Veda et l'Edda. Pour l'Indo-Européen, en effet, *l'homme est à l'origine de l'univers*. C'est de lui que procèdent toutes les choses, les dieux, la nature, les vivants, lui-même enfin, en tant qu'*être historique*. Toutefois, comme le remarque Mme Anne-Marie Esnoul, «ce commencement n'est qu'un commencement relatif : il existe un principe éternel qui crée le monde, mais, après une période donnée, le résorbe» (*La naissance du monde*. Seuil, 1959). L'homme, chez les Indo-Européens, n'est pas seulement à l'origine de l'univers : il est l'origine de cet univers, au sein duquel l'humanité vit et *devient*. Car au début, dit le mythe, était *l'Homme cosmique* : Purusha dans le Rig-Veda, Ymir dans l'Edda, Mannus, cité par Tacite, chez les Germains du continent (Mānus, en tant qu'ancêtre des hommes, étant également connu chez les Indiens).

### *l'Homme cosmique : Ymir, Purusha*

Au dixième livre du Rig-Veda (traduction de M. Louis Renous), le récit du commencement du monde s'ouvre ainsi :

«L'homme (Purusha) a mille têtes ;  
 «Il a mille yeux, mille pieds.  
 «Couvrant la terre de part en part,  
 «Il la dépasse encore de dix doigts.  
 «Purusha n'est autre chose que cet univers,  
 «Ce qui est passé, ce qui est à venir.  
 «Il est le maître du domaine immortel,  
 «Parce qu'il croît au-delà de la nourriture.

.....

«Tous les êtres sont un quartier de lui ;  
 «L'Immortel au ciel, les trois autres parts».

Purusha est donc bien l'Un, celui par qui l'Univers commence. Il s'est formé, il a surgi des «eaux chaotiques», de l'«eau insondablement profonde», de l'«onde indistincte» : vraisemblablement tout ce qui reste de l'univers précédent.

Dans l'Edda, la *Völuspā* nous dit également :

«Uns fois fut le temps où Ymir vivait :  
 «Il n'y avait ni sable, ni mer,  
 «Ni ondes salées, ni en-haut le ciel,  
 «Ni en-bas la terre : seulement  
 «Abîme béant sans fond, mais herbe en nul lieu».

de la cosmogonie et de la philosophie des premiers «héros civilisateurs» du sous-continent indien. Intégralement transmis durant des siècles par voie orale, le Rig-Veda fut transcrit postérieurement en vieux-sanscrit (que certains auteurs appellent «sanskrit védique»). «C'est le monument littéraire le plus ancien rédigé dans une langue indo-européenne, et dans la mesure où nous pouvons croire que la parenté linguistique signifie plus qu'un simple fait grammatical et lexicographique, cette ancienneté devrait déjà nous le rendre vénérable» (Hermann Lommel. *Les anciens Aryens*. Gallimard, 1943. p. 41) (note N. E.).

(2) Découverte à Skalholt (Islande) en 1643, l'Edda est un recueil de légendes historiques, de textes populaires et de poèmes mythologiques appartenant aux Germains de Scandinavie. On l'attribue communément à l'un des plus grands écrivains nordiques du début du XIII<sup>ème</sup> siècle, Snorri Sturluson (1178-1241), et plus rarement (pour quelques passages) à celui dont il fut le disciple, Saemund le Sage (1056-1113). Bien qu'il soit évidemment impossible de fixer avec précision la date à laquelle furent composés les textes recueillis par Snorri, il ne fait aucun doute qu'ils remontent à la plus haute antiquité. En revanche, le nom même de l'ouvrage demeure mystérieux. Le *Rigsmål* donne au terme *Edda* le sens de «bisaïeule». «Mais, comme Saemund et Snorri ont vécu dans une ferme appelée Oddi, on a pensé qu'*Edda* signifierait simplement le «livre d'Oddi». Enfin, il est possible que le terme soit un dérivé d'*Od*, en vieux nordique *Odr*, «poésie...» (Gonzague de Reynold. *Le monde barbare. Les Germains*. Plon, 1953. pp. 310-11). Henry Adams Bellows, traducteur de l'Edda en anglais (American-Scandinavian Foundation, éd. New-York, 1923 & 1957), se range à l'hypothèse «Oddi» (note N. E.).

C'est de Ymir, Un *indivis* lui aussi, que procède la première organisation du monde. Le *Grímnismál* précise :

«De la chair de Ymir fut faite la terre,  
«La mer de sa sueur, de ses os les montagnes,  
«Les arbres furent de ses cheveux  
«Et les cieux, de son crâne».

Les choses se passent de la même manière dans le Rig-Veda :

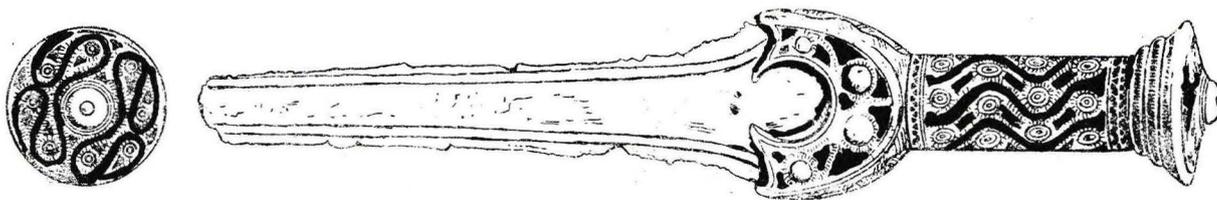
«La lune était née de la conscience de Purusha,  
«De son regard est né le soleil,  
«De sa bouche Indra et Agni,  
«De son souffle est né le vent.  
«Le domaine aérien est sorti de son nombril,  
«De sa tête le soleil évolua,  
«De ses pieds la Terre, de son oreille les orientes ;  
«Ainsi furent réglés les mondes».

Purusha est ainsi Prâjapâti, le «père de toutes les créatures». Car les dieux eux-mêmes ne constituent qu'un «quartier» de l'Homme cosmique. Et c'est de lui seul qu'en dernier ressort, relève l'humanité. On lit dans le Rig-Veda :

«Avec trois quartier l'Homme (Purusha) s'est élevé là-haut,  
«Le quatrième a repris naissance ici bas».

Etant Un *indivis*, l'Homme cosmique est un *Zwitter*, un *Zwitterwesen*, un être asexué ou, plus exactement, potentiellement *androgyné*. Il réunit en lui les deux sexes, de manière encore confuse. La théologie indienne précise d'ailleurs que le «mâle» et la «femelle» sont issus du «partage de Purusha», ainsi que *tous les autres «opposés complémentaires»*. Ymir, quant à lui, dormait dans la glace de l'abîme béant (Ginnungagap) séparant le sud et le nord, lorsque deux géants, l'un mâle, l'autre femelle, se sont formés comme des excroissances sous ses aisselles. C'est également de lui, ou de la glace fécondée par lui, qu'est né le premier couple humain, Būr et Bestla, géniteurs des premiers Ases (ou dieux souverains), Wodan (Odhinn), Wili et We.

*Epée de l'Age du bronze. Musée de Kiel.*



Dans l'interprétation de ces grands mythes cosmogoniques, il ne faut jamais oublier que, pour la mentalité indo-européenne, la *génération réciproque* est un processus absolument normal : les «opposés logiques» sont toujours complémentaires et parfaitement équivalents ; ils se *posent* mutuellement. C'est ainsi que l'homme enfante les dieux (ou les tire de soi), les dieux, à leur tour, enfantant *les hommes* (ou leur insufflant l'esprit et la vie). Selon le récit de l'Edda (*Völuspá*) :

«Trois Ases, forts et généreux,  
«Arrivèrent sur la plage :  
«Ils trouvèrent Ask et Embla,  
«(Qui étaient encore) privés de force.  
«Sans destinée, ils n'avaient pas de sens,  
«Ni âme, ni chaleur-de-vie, ni claire couleur.  
«Odhinn donna le sens, Hoenir l'âme,  
«Lodur donna la vie et la fraîche couleur».

De façon évidente, dans ce récit, les trois Ases jouent le rôle des premiers «héros civilisateurs». Ask (c'est-à-dire Frêne) et Embla (c'est-à-dire Orme) représentent une humanité encore «plongée dans la nature», entièrement soumise à l'espèce, témoin d'un *ère* révolue, celle de Būr. Si l'on se place au *moment* de la société indo-européenne caractérisé par l'organisation trifonctionnelle, on s'aperçoit d'ailleurs que les classes assumant respectivement les trois fonctions, apparaissent comme les descendantes du dieu Heimdall

et de trois femmes humaines. Le *R̥gsmāl* raconte comment Heimdall, ayant pris les apparences de Rigr, engendra Thrael, ancêtre des esclaves, avec *Ahne* («ancêtre»), Kerl, ancêtre des paysans, avec *Emma* («nourricière»), et Jarl, ancêtre des nobles, avec «Mère». Dans le Rig-Veda, par contre, les ancêtres des classes sociales surgissent directement de l'Homme cosmique primordial :

«La bouche (de Purusha) devient le Brahmane,  
 «Le Guerrier fut le produit de ses bras,  
 «Ses cuisses furent l'Artisan,  
 «De ses pieds naquit le Serviteur».

### *Janus, dieu ambigu*

Ainsi que la distribution des classes suffit à le démontrer, la «version» du Rig-Veda est probablement la plus fidèle au récit originel indo-européen. Il n'est cependant pas exclu que la «version» germanique se rattache, elle aussi, à une source très ancienne. Heimdall, en effet, est une figure des plus mystérieuses. M. Dumézil a bien mis en évidence la particularité essentielle de ce dieu, correspondant germanique du Janus romain et du Vāju indien. Chronologiquement, Heimdall est le premier des Ases, le plus âgé des dieux. C'est aussi un dieu *qui voit tout* : «il entend l'herbe pousser sur les prés, la laine monter de la peau des brebis, rien n'échappe à son regard aigu», et c'est la raison pour laquelle il occupe le rôle de gardien d'Asgard, la «demeure des Ases». De lui a procédé le commencement, de lui procédera aussi la fin, le *Ragnarök* (ou «crépuscule des dieux»), qu'il annoncera lui-même en sonnand du cor. Heimdall réunit donc en lui tous les caractères de l'«Etre suprême», objet d'une plus ancienne croyance que Raffaele Pestalozzi attribuait à l'*humanité primitive* (c'est-à-dire aux humains de la fin du mésolithique), mais correspond aussi au «dieu oublié» dont parle Mircéa Eliade, obscure réminiscence au sein des religions «évoluées» d'une précédente conception de la divinité. Ce qui laisse supposer que Heimdall n'est qu'une *projection* de l'«Etre suprême» des *ancêtres des Indo-Européens* au sein de la société des «nouveaux dieux», de la même façon que Ymir le *continue*, en tant que «principe universel», au niveau de la cosmogonie (3). Une telle interprétation est susceptible de jeter une lumière nouvelle sur le «problème de Janus», autre divinité mystérieuse, dont nous avons dit qu'elle correspondait à Rome au Heimdall germanique. D'innombrables discussions ont eu lieu, sur l'étymologie du nom de «Janus». Depuis quelque temps, l'accord semble se faire pour le rattacher à la racine indo-européenne *°yā-*, qui a trait à l'idée de «passer», d'«aller». Mais cette explication n'est pas très convaincante, et l'on peut se demander s'il ne vaut pas mieux mettre «Janus» en rapport avec les racines *°yeu(m)* ou *°yeu(n)* (d'où le latin *jungo, jungere* ; puis les mots français *joug, joindre, conjoint, conjugal*, etc.), qui expriment l'idée d'«unir», d'«accoupler ce qui est séparé», donc de «jumeler les *contraires*» (les «opposés logiques»). Cela expliquerait bien le caractère *ambigu* de ce *deus bifrons* (4), qui est, comme Ymir, un *Zwitter*.

### *l'ancêtre des vieux Latins*

On sait, du reste, qu'un très ancien appellatif de Janus, dont le Romain de l'époque d'Auguste ne comprenait plus exactement la signification, est *Cerus Manus*, qu'on traduit par «bon créateur» (de *°ker-*, «faire croître», et d'un hypothétique *°man*, «bon»). Nous pensons plutôt que *Manus* n'est qu'un «fossile» vieil-indo-européen conservé dans le vieux-latin, qu'il renvoie bel et bien à «Mannus» et signifie «homme», comme en germanique et en vieil-indien. Le latin *immanis* ne signifie d'ailleurs pas «mauvais», «méchant»,

(3) De Purusha, correspondant indo-aryen de Ymir, le Rig-Véda dit expressément qu'il a «mille têtes et mille yeux», ce qui montre bien qu'à l'origine, l'Homme cosmique était doué d'*omnivoyance*. Selon Pestalozzi, l'omnivoyance était précisément l'un des attributs de l'Etre suprême primitif.

(4) Janus est l'une des divinités les plus anciennes et les plus importantes de Rome. Il possède même une certaine prééminence sur Jupiter. Les Anciens le représentaient généralement avec *deux visages* regardant en sens opposé (vers le début et la fin, la gauche et la droite, la paix et la guerre, l'amont et l'aval, etc.). Selon la légende, Saturne (Kronos, c'est-à-dire le *temps*) lui aurait donné la «double science» du *passé et du futur*. Il est la divinité gardienne des *portiques*, (*Janus bifrons*), lesquels «regardent» en effet de *deux côtés* (cf. le mythe de l'Eternel Retour chez Nietzsche : «Vois ce portique ! Il a *deux visages*. Le nom du portique se trouve inscrit à un fronton, il s'appelle *instant*». *Zarathustra*). D'une façon plus générale, il est le dieu de toutes les choses qui viennent les premières (*prima*), qui sont un commencement en même temps qu'une fin. C'est pourquoi il a donné son nom au mois de «janvier» (*Januarius*), lequel «regarde» l'année qui s'achève et l'année qui *re-vient*. Le Romains, qui l'invoquaient d'ailleurs au début de chaque jour et au début de chaque mois (plus spécialement aux calendes de janvier), ouvraient les portes de son sanctuaire en temps de guerre, et les refermaient en temps de paix. Certains textes le présentent même explicitement comme *Janus pater*, «sèmeur de toutes choses», père de tous les hommes, de tous les dieux et de l'univers (cf. Aulu-Gelle. 5, 12, 5) (note N. E.).

mais bien «prodigieux», «démessuré» (*inhumain* : hors de la mesure humaine). On comprend alors pourquoi Janus, qui est (comme Heimdall) le dieu des *prima* (des «choses chronologiquement les premières»), est tenu, en tant que *Cerus Manus*, pour l'ancêtre des peuplades du Latium, de même que Mannus est l'ancêtre des peuplades germaniques.

### le «démembrement» du dieu

Le rituel védique, essentiellement axé sur la notion de *sacrifice*, fait précisément du *démembrement*, du «partage» de l'Homme cosmique (Purusha), le prototype même du sacrifice. Or, dans les textes «spéculatifs», ce sacrifice de Purusha nous est présenté sous deux aspects : d'une part, Purusha se sacrifie lui-même, inventant ainsi le «sacrifice impérissable» ; d'autre part, ce sont les dieux qui sacrifient Purusha et le «démembrement». La question se pose donc de savoir si les Indiens ont «interprété» ou, au contraire, s'ils ont conservé la tradition indo-européenne dans toute sa pureté. Cette dernière éventualité nous semble la plus vraisemblable, ne serait-ce que parce qu'à l'origine, tout mythe est à la fois *histoire* du rite et *projection* de celui-ci. D'autre part, la même *double* image se retrouve dans l'Edda. Au «démembrement» de Purusha répond, sous une forme *désacralisée*, mais toujours présente, le «démembrement» de Ymir par les Ases, fils de Būr. Quant à l'autre aspect du sacrifice de l'Homme cosmique, celui de l'*auto-sacrifice*, il suffit de se reporter à la *Chanson des runes* (*Rūnatals-thättr*) pour en trouver une forme transposée, lorsque Wodan déclare :

«Je sais : pendant neuf nuits,  
«Je restai pendu à l'arbre secoué par les vents (\*)  
«Blessé par la lance, sacrifié à Wodan,  
«Moi-même à moi-même sacrifié,  
«Pendur au rameau de l'arbre, dont on ne peut  
«Voir de quelle racine il croît...»

(\*) Cet arbre est Yggdrasil, l'arbre du monde.

Odhinn-Wodan, dieu souverain, n'est certes pas l'Homme cosmique, et n'en joue pas non plus le rôle au sein de la société des dieux (5). Cependant, même s'il n'est pas à l'origine de l'univers, Wodan est à l'origine d'un *nouvel ordre* de l'univers. Il lui revient donc d'inaugurer par son propre sacrifice la «seconde époque» de l'homme (l'époque proprement *historique*). Odhinn-Wodan se sacrifie, non plus, comme

(5) Ce rôle, nous l'avons vu, se retrouve partiellement *projeté* dans le personnage de Heimdall.

A droite :  
Yggdrasil, l'arbre du monde  
(bois gravé de Clare Leighton).

Ci-dessous :  
Odin sur sa monture  
(Schweizerisches Landesmuseum,  
Zürich).



Purusha, pour se «partager» et «libérer» ainsi les contraires grâce auxquels l'univers doit acquérir son *profil*, mais bien pour acquérir ce *savoir* (le «secret des runes»), qui va lui permettre d'organiser ou, plus exactement, de *ré-organiser* l'univers. A vrai dire, ce «remaniement» du mythe originel ne surprend pas : la *Weltanschauung* germanique a toujours *souligné et amplifié l'imagination historique* des Indo-Européens, en mettant l'accent sur un *devenir* où soit le passé, soit l'avenir, sont *contenus* dans le présent, tout en étant *transfigurés*.

### les sous-entendus du mythe

Durant des siècles, le mythe cosmogonique indo-européen n'a pas cessé d'inspirer et de nourrir l'imagination et la spéculation des Vieux-Indiens. Peut-être ses richesses n'apparaissent-elles nulle part, dans toute leur splendeur, mieux que dans le magnifique poème de Kālidāsa, le *Kumārasambhava*, où Purusha est Brahmā, divine personnification du sacrifice :

- «Que Tu sois vénéré, ô Dieu aux trois formes (\*),
- «Toi qui étais encore unité absolue, avant que la création ne soit achevée,
- «Toi qui Te partageas entre les trois gunas, desquelles Tu reçois Tes surnoms (\*\*).
- «O jamais né, Ta semence ne fut pas stérile lorsqu'elle fut éjectée dans l'onde acceuse !
- «Par Toi l'Univers surgit, qui s'agite et qui est sans vie, et dont Tu es fêté dans le chant comme l'origine.
- «Tu a déployé ta puissance sous trois formes.
- «Tu es seul le principe de création de ce monde, et aussi la cause de ce qu'il existe encore et finalement s'écroulera.
- «De Toi, qui a partagé Ton propre corps pour pouvoir engendrer, découlent l'homme et la femme en tant que partie de Toi-même.
- «On les appelle les Parents de la création, qui va en se multipliant.
- «Si, Toi qui a séparé le jour et la nuit selon la mesure de Ton propre temps, si Tu dors, alors tous les êtres meurent, mais si Tu vis, alors ils surgissent.

.....

- «Avec ton propre Toi-même, Tu connais Ton propre être.
- «Tu Te crées Toi-même, mais aussi Tu Te perds, avec Ton Toi-même connaissant, dans Ton propre Toi-même.
- «Tu es le Liquide, Tu es ce qui est Solide, Tu es le Grand et le Petit, le Léger et le Pesant, le Manifeste et l'Occulte (...).
- «On T'appelle Prakriti (\*\*\*) , mais on Te connaît aussi comme Purusha, qui en vérité voit Prakriti, mais ne dépend point d'elle.
- «Tu es le père des pères, le dieu des dieux. Tu es au-dessus du plus-haut.
- «Tu es l'offrande du sacrifice, et aussi le seigneur du sacrifice. Tu es le sacrifié, mais aussi le sacrificateur.
- «Tu es ce qu'on doit savoir, le sage, le penseur, mais aussi la chose la plus haute qu'il soit possible de penser».

(\*) La *Trimurti* : Brahma, Vichnou et Siva.

(\*\*) L'Être absolument bon, la Passion qui obscurcit l'esprit, l'Ignorance.

(\*\*\*) Prakriti correspond, en quelque sorte, à la *natura naturans*.

Cet hymne de Kālidāsa est l'un des sommets de la «réflexion poétique» indienne sur la tradition des *Védas*. Il explicite à merveille tous les *sous-entendus* du mythe cosmogonique indo-européen, en même temps qu'il reconduit à unité les variations (successives ou non) du thème d'origine. L'opposition de Purusha et de Prakriti, par exemple, est extrêmement révélatrice, surtout si on la met en parallèle avec celles de Purusha et de l'«onde indistincte», de Ymir et de l'«abîme béant». *C'est parce qu'«il voit Prakriti sans en dépendre» que l'Homme cosmique est à l'origine de l'univers*. Car l'univers n'est qu'un chaos indistinct, dépourvu de sens et de signification, duquel seuls le regard et la parole de l'homme font *surgir* la multitude des êtres et des choses, y compris l'homme lui-même, enfin *réalisé*. Le sacrifice de Purusha, si l'on préfère, est le *moment apollinien* par lequel se trouve affirmé le *principium individuationis*, «cause de ce qui existe et de tout ce qui encore existera», jusqu'au moment où *ce monde «s'écroulera»*, c'est-à-dire jusqu'au *moment dionysiaque* d'une fin qui est aussi la condition d'un nouveau commencement.

Dans une telle *Weltanschauung*, les dieux sont eux-mêmes un «quartier» de l'Homme cosmique. «Hommes supérieurs» au sens nietzschéen du terme, ils perpétuent en quelque sorte le souvenir *transfigurant* des premiers «héros civilisateurs», de ceux qui tirèrent l'humanité de son état «précédent» (celui d'Ask et d'Embla), et *fondèrent* véritablement, en l'ordonnant au moyen des trois fonctions, la société *humaine*, la société des hommes indo-européens. Ces dieux ne représentent pas le Bien. Ils ne représentent pas non

plus le Mal. Ils sont à la fois le Bien et le Mal. Chacun d'eux, de ce fait, présente un aspect ambigu (un aspect *humain*), ce qui explique pourquoi, au fur et à mesure que l'*imagination mythique* en développera la représentation, leur personnalité tendra à se dédoubler : Mitra-Varuna, Jupiter-Dius Fidius, Odhinn-Ullr (Wodan-Tiwaz), etc. Par rapport à l'humanité présente, qu'ils ont *instituée comme telle*, ces dieux correspondent effectivement aux ancêtres. Législateurs, *inventeurs* de la tradition sociale et, comme tels, toujours présents, toujours agissants, ils n'en restent pas moins assujettis en dernier ressort au *fatum*, voués très *humainement* à une «fin».

Il s'agit, dira-t-on pour conclure, de dieux non pas créateurs, mais *créatures* ; de dieux *humains*, et pourtant *ordonnateurs* du monde et de la société des humains ; de dieux *ancestraux* pour l'«actuelle» humanité ; de dieux, enfin, «grands dans le bien comme dans le mal», et se situant eux-mêmes par-delà ces notions.

### une direction diamétralement opposée

Ce que nous appelons le *peuple indo-européen* est en fait une société remontant au début du néolithique, dont le *mythe* s'est précisément construit à partir de cette nouvelle *perspective* inaugurée par la «révolution néolithique», au moyen d'une réflexion sur la croyance de la période antérieure, ladite réflexion aboutissant finalement à une formulation *révolutionnaire* des thèmes de l'ancienne *Weltanschauung*.

Si, comme le pense Raffaele Pestalozzi, auteur de *L'omniscience de Dieu*, la croyance en un Etre suprême (à ne pas confondre avec le dieu *unique* des monothéistes !) était le propre de l'«humanité primitive», c'est-à-dire des groupes humains de la fin du mésolithique, alors le mythe cosmogonique indo-européen peut être effectivement considéré comme une formulation révolutionnaire par rapport à cette croyance (ou, si l'on préfère, comme un *discours* faisant éclater, parce qu'il les *dépasse*, la *langue* et la «raison» de la période antérieure). Ce point étant acquis, nous sommes en droit de penser que, pour les ancêtres «mésolithiques» des Indo-Européens, l'Etre suprême n'était peut-être que l'*homme* lui-même, ou, plus exactement, la «projection cosmique» de l'homme *en tant que détenteur du pouvoir magique*. Nous constatons également, du même coup, que cette idée d'un Etre suprême, propre aux Indo-Européens, n'est *pas commune* à tous les groupes humains issus du mésolithique, ou, du moins, qu'elle n'apparaît plus *telle* à d'autres groupes humains, conduits, par la révolution néolithique, à «réfléchir» également sur les croyances anciennes.

L'Orient classique, par exemple, a «réfléchi», *imaginé* et *ré-interprété* les croyances «mésolithiques» dans une direction diamétralement *opposée* à celle prise par les Indo-Européens. La Bible judaïque, *summa* synthétisant les *Weltanschauungen* religieuses de l'Orient, se situe, en effet, aux antipodes de la «vision» indo-européenne. On y retrouve pourtant, comme *ancien thème* offert à la «réflexion», l'idée d'un Etre suprême confronté, au *commencement* du monde, à «une terre déserte et vide, (aux) ténèbres planant sur l'abîme» (Gen. I, 1). Cet «abîme béant», il est vrai, est aussitôt présenté comme résultant d'une *première* création d'Elohim-Iahvé. Or, Iahvé n'a pas tiré l'univers du *partage* et du «démembrement» de soi-même. Il l'a créé *ex nihilo*, à partir du néant. Il n'est point la *coincidentia oppositorum*, l'Un *indivis*, il n'est pas l'Etre et le Non-être à la fois. Il est l'Etre : «Je suis celui qui *est*». Par suite, et comme l'univers créé ne saurait être égal au dieu créant, le monde n'a pas d'*essence*, mais seulement une existence ou, plus exactement, une sorte de «moindre-être» et d'imperfection. Tandis que le polythéisme des Indo-Européens est le «revers» complémentaire de ce que l'on pourrait appeler leur *mono-humanisme* (équivalent, d'ailleurs, à un *pan-humanisme*), le monothéisme judaïque apparaît comme la *conclusion* d'un *processus de résorption*, comme la réduction à l'*unicité* d'Elohim-Iahvé d'une *multiplicité* de dieux non-humains, personnifiant des forces naturelles (6), bref, comme l'aboutissement d'une *spéculation* ayant, elle aussi, ramené l'apparente pluralité des choses à un principe unique, *lequel n'est pas l'homme, mais la matière et l'énergie* (la «nature»).

### le refus

Du fait qu'il est dieu *unique*, non ambigu, qu'il n'est nullement le lieu où se résolvent et coïncident les «opposés logiques», Iahvé représente évidemment le *Bien absolu*. Il est donc tout à fait normal qu'il se montre souvent cruel, implacable ou jaloux : le Bien absolu ne peut pas *ne pas* être intransigeant vis-à-vis du Mal. Ce qui est beaucoup moins logique, par contre, c'est la conception biblique du *Mal*. Ne pouvant découler du Bien absolu, le Mal, en effet, ne *devrait pas exister* dans un monde créé, à partir du *néant*, par un dieu d'une «bonté *infinie*». Or, il existe ; ce qui pose un problème très sérieux. La Bible essaie de résoudre ce problème en faisant du Mal la conséquence *accidentelle* de la *révolte* de certaines créatures, dont en premier lieu Lucifer, contre l'autorité de Iahvé. Le Mal apparaît ainsi comme le *refus* manifesté par une *créature* de jouer le rôle que Iahvé lui a assigné. La puissance de ce Mal est considérable (puisqu'il

(6) Iahvé confesse d'ailleurs qu'il est *jaloux* des «autres dieux». Le terme même d'Elohim n'est-il pas un pluriel (pluriel *historique*, et non de majesté) ? A ce sujet, voir *Nouvelle Ecole* n° 18, mai-juin 1972 (*Itinéraire*, note n° 3, pp. 7-8).

découle de la rébellion d'une créature angélique, donc privilégiée), mais, comparée à la puissance du Bien, c'est-à-dire de Iahvé, elle est pratiquement égale à néant. L'issue finale de la lutte entre le Bien et le Mal ne fait donc *aucun doute*. Tous les problèmes, tous les conflits sont résolus *par avance*. *L'histoire est pure déchéance*, effet de l'aveuglement de créatures impuissantes.

Ainsi, dès son commencement, *l'histoire se trouve privée de sens*. Le premier homme (la première *humanité*) a commis la *faute* de céder à une suggestion de Satan. Il a, de ce fait, récuse le rôle que Iahvé lui avait assigné. Il a voulu tâter de la pomme défendue et *entrer dans l'histoire*.

Créateur de l'univers, Elohim-Iahvé joue également, par rapport à la société humaine «actuelle», un rôle parfaitement *antithétique* de celui des dieux souverains indo-européens. Il est, non le «héros civilisateur», qui *invente* une tradition sociale, mais la toute-puissance qui s'oppose à la «faute» d'Adam, c'est-à-dire à la *vie humaine* dont celui-ci a voulu goûter, à cette *civilisation urbaine*, issue de la révolution néolithique, à laquelle renvoie implicitement le récit de la Genèse. Comme le souligne Paul Chalus (*L'homme et la religion*), Iahvé n'a que haine pour les «ciseurs de briques». Lorsqu'il les voit construire Babel et la célèbre tour, il s'écrie : S'ils commencent à faire cela, rien ne les empêchera désormais d'exécuter toutes leurs entreprises. Allons, descendons pour mettre la confusion dans leur langage, en sorte qu'ils ne se comprennent plus l'un l'autre» (Gen. XI, 6-7). Iahvé, ajoute Paul Chalus, «les dispersa de là sur toute la surface de la Terre, et ils cessèrent de bâtir les villes». Déjà, bien avant cet événement, Iahvé avait refusé les prémices que lui offrait l'agriculteur Caïn, et n'avait regardé que la pieuse offrande d'Abel. C'est qu'Abel n'était pas un éleveur, mais tout simplement un *nomade* ayant délaissé la chasse pour la razzia ; qu'il *prolongeait la tradition «mésolithique»* au sein de la civilisation nouvelle, issue de la révolution néolithique, et qu'il en *récusait* le monde de vie. Ultérieurement, la mission d'Abraham, le nomade ayant abandonné la ville (Ur), et celle de sa descendance, sera de nier et de récuser *du dedans* toute forme de civilisation «post-néolithique», dont l'existence même perpétue le souvenir d'une «révolte» contre Iahvé.

L'homme, par rapport au dieu de la Bible, n'est pas un «fils». Il n'est qu'une *créature*. Iahvé l'a fabriqué, de même que tous les autres êtres vivants, ainsi qu'un potier façonne un vase. Il l'a fait «à son image et ressemblance», pour en faire son *intendant* sur Terre, le gardien du Paradis. Adam, séduit par le démon, a récuse ce rôle que le Seigneur voulait lui faire jouer. Mais l'homme restera toujours le *serf* de Dieu. «La supériorité de l'homme sur la bête est nulle, remarque Paul Chalus, car tout est vanité» : «Tout va vers un lieu identique ; tout vient de la poussière, et tout retourne à la poussière» (*Ecclésiaste*).

L'homme, selon l'enseignement de la Bible, n'a donc qu'à se remémorer perpétuellement qu'il est poussière, que tout Job mérite la destinée que lui réserve le caprice de Iahvé, et que l'existence historique n'a pas de *sens*, si ce n'est celui qu'on lui donne *implicitement en refusant activement* de lui en reconnaître un. De leur terrible voix, les prophètes d'Israël rappelleront toujours aux *élus de Iahvé* la nécessité impérieuse de ce refus, de même que les *élus* reconnaîtront toujours, dans leurs propres malheurs, la conséquence et la juste sanction d'une transgression (ou d'un simple oubli) du suprême commandement de Iahvé.

### le «oui» créateur et le «non»

Le christianisme «romain», né de l'«arrangement constantinien», a, dès le début, correspondu à la tentative d'établir, au sein du monde «antique» transformé par Rome en *orbis politica*, un compromis entre les *Weltanschauungen* indo-européennes et une religion judaïque, que Jésus s'était efforcé d'adapter à la civilisation impériale romaine (7). Le dieu *unique* est devenu, par le jeu d'un *mystère* dogmatique, un dieu «en trois personnes». Il a «intégré» la vieille notion de *Trimurti*, de «Trinité», et ses «personnes» ont assumé les trois fonctions des sociétés indo-européennes, sous une forme d'ailleurs «renversée» et spiritualisée. Tout en étant *créateur et souverain*, Iahvé continue cependant à récuser le *double aspect* : le Mal reste du seul ressort de Satan. Au *vieux nom* que lui donne la Bible s'est substitué le *nouveau nom* du *deus pater*, du «père éternel et divin» révééré par les Indo-Européens. Mais Iahvé n'est *père* que de sa *seconde personne*, de ce *fils* qu'il a envoyé sur Terre pour y remplir un rôle *opposé* à celui du «héros civilisateur» ; de ce fils qui s'est *aliéné* à ce monde pour mieux renvoyer à l'*outre-monde*, et qui, s'il rend à César ce qui appartient à César, ne le fait que parce qu'à ses yeux, ce qui appartient à César ne revêt nulle valeur ; de ce fils enfin, dont la *fonction* n'est plus de «faire la guerre», mais de prêcher une *paix jalouse*, dont seuls pourront bénéficier les hommes «de bonne volonté», les adversaires de ce monde, ceux à qui est réservée la seule nourriture d'éternité qui soit, la *grâce* administrée par la troisième «personne», l'Esprit saint.

L'homme, créature et *produit fabriqué*, est le serf des serfs de Dieu, «excrément» (*stercus*), comme le dira si bien Augustin. Pourtant, *dans le même temps*, il est aussi le *frère* du fils incarné de Iahvé, ce qui fait de lui un «presque fils» de Dieu, à la condition qu'il sache le vouloir et le mériter, toutes choses dépendant de la *grâce* qu'administre le créateur selon des critères insondables. Un jour viendra donc où l'humanité se partagera *définitivement* (pour l'éternité) entre *saints et damnés*. Car il y a bien un Valhalla biblique, le Paradis, mais il est désormais réservé aux *anti-héros*. L'Enfer, lui, revient aux *autres*.

(7) Il n'est évidemment pas question d'entrer ici dans le détail du sujet. On ne s'en tiendra donc qu'aux grandes lignes.

La Bible ne dit rien du  
visage de Iahvé.  
Mais en Europe,  
les artistes représentent  
Dieu le Père  
(à droite : gravure de Dürer, 1497)  
sous les traits de Zeus  
ou d'Odin  
(ci-dessous).



Ce compromis a façonné pendant des siècles l'histoire de ce que l'on appelle la «civilisation occidentale». Pendant des siècles, selon leurs affinités profondes, l'homme «païen» et l'homme «oriental» ont chacun pu continuer à voir dans le dieu *unus et trinus* leur *propre* divinité. Cela explique bien des confusions, bien des idées : à commencer par l'assimilation de Jésus, Siegfried et Barberousse, opérée dans l'imagination d'un Wagner, ou le «dieu blanc des cathédrales gothiques» cher à Drieu la Rochelle, et, d'autre part, le Jésus d'Ignace de Loyola, le dieu du prêtre-ouvrier et le Jésus *Superstar*.

Nous constatons aujourd'hui, et d'une manière certaine, que l'«arrangement» catholico-constantinien n'en était finalement pas un, et que la journée de l'*In hoc signo vinces* fut une journée de dupes, dont les conséquences s'exercèrent aux dépens du monde gréco-romano-germanique. Jusqu'à une date relativement récente, l'Eglise de Rome et les églises chrétiennes sont restées, en tant que puissances séculaires organisées, attachées à toutes les apparences du vieux compromis. Mais voici qu'elles ont entrepris de reconnaître l'authentique *essence* du christianisme. Voici que l'irreprésentable Iahvé, débarrassé du masque du Dieu-Père lumineux et céleste, est retrouvé et proclamé. Bien avant que les églises n'en viennent là, cependant, le «christianisme profane» (*démythisé* et désacralisé), c'est-à-dire l'*égalitarisme* sous toutes ses formes, avait à sa façon retrouvé la vérité selon la Bible. Le «refus de l'histoire», la volonté proclamée de «sortir de l'histoire» (d'en revenir à la *nature*), la tendance *réductionniste* visant à «résorber l'humain dans le physico-chimique», tous les matérialismes déterministes, la condamnation marcusienne d'un art qui trahirait la «vérité» en intégrant l'homme à la société, l'idéologie égalitaire enfin, qui entend *réduire l'humanité* au modèle de l'anti-héros, au modèle de l'*élu* hostile à toute civilisation, parce qu'il ne veut y voir que malheur, misère, exploitation (Marx), répression (Freud) ou pollution : tout cela n'a cessé de restituer à nos yeux, et continue à restituer encore (au moment même où une *nouvelle révolution technique* invite à dépasser les «formes» qu'avait imposées la révolution précédente) l'immuable vision iahvique, vision «éternelle» s'il en fut, puisqu'elle se borne à une *négation sans cesse répétée de tout présent chargé d'avenir*.

Le *oui*, lui, n'est pas, ne peut pas être «éternel». Etant *oui* au devenir, lui-même il *devient*. Dans l'histoire qu'il ne cesse de re-proposer, au moyen de nouvelles *fondations*, ce *oui* se doit toujours d'assumer une forme et un contenu également nouveaux. Le *oui* est *création*, oeuvre d'art. Le *non* n'existe qu'en déniaut une valeur à cette oeuvre. Dans un monde où la clameur de voix devenues innombrables tend à nous persuader du contraire, le mythe cosmogonique indo-européen nous rappelle que le *oui* reste *toujours possible* ; qu'un nouveau Purusha-Ymir-Janus peut encore se réveiller dans l'«onde indistincte» où il s'est endormi ; qu'hier, peut-être, il s'est *déjà* réveillé, qu'il s'est peut-être *déjà* sacrifié à lui-même, qu'il a peut-être *déjà* donné le jour à Būr et à Bestla, et que, bientôt, de nouveaux Ases, dieux lumineux, viendront à leur tour à la vie et entreprendront alors, dans un monde *différent*, *surgi* des ruines chaotiques de l'ancien, leur éternelle mission de «héros civilisateurs», assumant ainsi, sereinement, la splendide et tragique destinée de l'homme qui *se crée soi-même*, et qui, s'étant lui-même donné naissance, accepte aussi, dans l'idée de sa propre *fin*, la condition de toute aventure historique, de toute vie. ■